

celui-ci une somme fixe pour surveiller son bétail ; elle remercia en secouant la tête.

— Ecoutez, répondit-elle, j'ai à faire un pèlerinage sacré. Je vais retrouver l'endroit où je laissai le corps de ma petite fille, y dresser un signe de souvenir, y pleurer toutes mes larmes. ... Ensuite, si je ne meurs pas de douleur je reviendrai et j'accepterai vos offres. Il me sera doux de faire un peu de bien.

— Mais, demanda la jeune mère dont elle avait soigné l'enfant, vous ne reconnaîtrez peut-être pas la place. ... Il y a longtemps que la pauvre est morte. ...

— Douze ans, répondit Mathia, je la pleure toujours : c'était la vraie fleur de mon sang, l'âme de mon âme. Quand elle me quitta, je restai avec le père, parce que mon fils vivait. ... Un fils qui ne m'aimait pas. ... Pourtant je lui gardais une place dans mon cœur, en dépit de ses duretés. ... Quand il tomba sanglant, je compris que le dernier lien qui me retenait à la tribu se brisait, et je partis. ...

— Et votre mari ?

— C'était un maître dur, meurtrissant mon dos de coups de bâton. Il se consolera vite de mon départ.

— Allez-vous loin ? demanda la jeune femme.

— Près de la Ferté-sous-Jouarre.

— Je ne suis pas assez savante pour vous fournir un renseignement ; mais je le demanderai au maître d'école.

Le soir en effet, la jeune femme annonçait à la Tzigane qu'il lui restait environ quinze lieues à faire.

Le lendemain, Mathia se mit en route.

Elle portait sur l'épaule un bissac lourdement chargé, et sa bourse renfermait quelques pièces de monnaie.

Un sentiment de regret lui traversa le cœur au moment où elle perdit de vue le clocher du village.

Durant les deux semaines passées dans la maison de la jeune femme, Mathia avait repris des forces, elle marchait d'un pas plus ferme, et comptait que cinq jours lui suffiraient pour atteindre son but. Cette espérance seule eût été capable de lui donner du courage.

Le lendemain, au moment où elle passait devant un sentier descendant d'une colline pour aboutir à la route, elle fut accostée par deux hommes de méchante mine qui demandèrent la charité.

— Je suis plus pauvre que vous, répondit-elle, car je n'ai plus la vigueur de mes membres, et vous êtes d'âge à travailler.

— Ah ! répliqua le plus vieux, les mégères de la race ne se livrent pas à un labeur trop rude : dire la bonne aventure, voler les enfants, étrangler des poules, marauder de ferme en ferme, voilà tes moyens d'existence. Si j'en crois la dimension de ton sac de toile, la récolte a été bonne, il est juste d'en offrir aux amis.

— Vous n'êtes point mes amis, répondit Mathia ; si j'avais affaire à des vieillards ou à des enfants, je ne leur refuserais pas une partie de ce qui me vient de l'aumône ; mais vous m'insultez, je ne vous dois rien. Les femmes ne font pas la charité à des hommes robustes.

— Prends garde que nous abusions de notre force, vieille folle. ... Nous avons faim et rien à nous mettre sous la dent. Allons, vide ton bissac et partageons.

La bohémienne hâta le pas sans répondre.

Elle venait de le dire, elle n'était point avare. La souffrance l'avait rendue pitoyable. Mais en présence des misérables qui la menaçaient, elle résolut de défendre le peu qu'elle possédait. Il lui semblait, du reste, qu'elle n'avait pas le droit d'en disposer. N'était-ce pas grâce à ces provisions qu'elle pourrait arriver au terme de son voyage ? Moins que dans tout autre village, elle ne voulait mendier près de l'endroit où elle perdit sa fille, près des maisons où peut-être fut volé l'enfant qu'elle protégea en souvenir de Néra morte.

Mais les misérables ne lâchèrent point leur proie ; plus alertes que la bohémienne, ils la rejoignirent après s'être concertés un moment.

Le plus vieux lui asséna sur la tête un coup de bâton qui la fit tomber comme une masse, le second ramassa le bissac qui venait de rouler à terre, fouilla dans les poches de la malheureuse, trouva à son mouchoir un nœud renfermant toute sa fortune ; puis, reprenant le sentier par lequel ils étaient descendus, ils lui jetèrent cette dernière injure :

— Demeure dans le fossé, comme un chien mort, vieille carapie !

Mathia y resta en effet. Heureusement pour elle il y avait un peu d'eau dans le fossé ; la plaie se trouva naturellement lavée et aigna avec abondance : ce fut le salut de l'infortunée.

Au matin, un voiturier qui passait la releva, la mit sur la pile de bois qu'il emportait à quelques lieues de là, et, quand il s'arrêta à l'auberge, il lui fit boire une gorgée d'eau-de-vie.

Mathia savait bien que sa blessure, si dangereuse qu'elle fût, ne pouvait être mortelle ; seulement, elle se sentait trop faible pour se soigner et s'abandonnait au balancement de la charrette, sans garder aucune force, aucune volonté. Peu lui importait où cet homme la conduisait. Il suivait la grand-route, donc il la rapprochait de son but.

A la nuit, il s'arrêta devant une maison d'assez bonne apparence,

aida la blessée à descendre, sonna à une petite grille, puis il dit à la servante qui vint lui ouvrir :

— J'amène le bois vendu à M. le docteur, plus une créature qui a grandement besoin de lui.

La domestique, une vieille fille compatissante à l'exemple de son maître, introduisit Mathia dans le cabinet de consultations, puis elle donna ordre au jardinier de s'occuper du bois et courut avertir le docteur. Il arriva, empressé, examina la blessure, secoua la tête et murmura quelques paroles à voix basse ;

— C'est grave ! dit-il, très grave !

— Monsieur, répondit Mathia, êtes-vous assez bon pour me loger cette nuit ?

— Cette nuit et les suivantes. ... Que vous est-il arrivé ? ... Il y a eu crime, et je dois avoir la police. ...

— Ceux qui m'ont attaquée ne sont pas d'ici, monsieur. ... Je suis déjà bien assez éprouvée sans qu'on ajoute encore à mes chagrins. Rendez-moi le service de bander ma blessure, j'irai mieux demain, bien mieux. ...

Le docteur pansa la plaie. Javotte conduisit Mathia dans une pièce servant de débarras, on y plaça une pailasse de maïs couverte de draps blancs.

La bohémienne dormit en dépit des douleurs causées par sa blessure. Mais à peine le jour pénétra-t-il dans sa chambre qu'elle la quitta et, gagnant lentement les champs voisins, elle se mit à y chercher des simples dont elle fit une ample moisson. Sa récolte terminée, elle rentra dans la maison du docteur et pria Javotte de lui permettre de faire bouillir ses herbes. Le médecin la trouva occupée à composer un vulnéraire dont l'odeur aromatique embaumait la maison.

— Ah ça ! demanda-t-il, est-ce que vous vous mêlez de médecine ?

— Comme ceux de mon pays, monsieur.

— Et vous avez sans nul doute plus confiance dans vos remèdes que dans les miens ?

— Ils ne guérissent pas plus sûrement, mais plus vite.

— Oh ! race incorrigible ! fit le docteur, rien n'y fait. Dieu les créa charlatans.

— Monsieur, demanda Mathia, combien demandez-vous de jours pour que ma blessure soit fermée ?

— Vingt au moins.

— Six me suffiront.

— Si vous faites cela. ...

— Eh bien, si je le fais ?

— Je vous prierai de me vendre votre secret.

— Je vous le donnerai pour rien, monsieur, afin de vous remercier de m'avoir traitée avec bonté.

Elle continua ce que le docteur appelait sa " cuisine du diable," et le médecin de campagne commença sa tournée.

Pendant qu'il visitait ses malades, Mathia causait avec Javotte. Celle-ci avait appris à l'école de son maître la pitié et la justice. Elle devinait bien que Mathia appartenait à une race réprouvée et souvent coupable de délits sinon de crimes ; mais elle ne voulait voir dans cette créature vieillie prématurément, saignant dans ses membres, et sans nul doute blessée dans son cœur, qu'une femme appartenant à la grande famille des infortunées. Aussi s'empressa-t-elle de multiplier ses soins pour lui rendre le courage autant que la santé.

Désormais Mathia n'avait ni patrie ni famille. Née au coin d'un champ, elle gardait le monde pour pays ; la langue qu'elle parlait et dont les chants servaient à l'endormir n'appartenait qu'à sa race ; elle s'exprimait difficilement en français. Une barrière infranchissable se dressait entre elle et ceux qu'elle voyait depuis sa fuite. Chaque halte lui révélait son abaissement moral. Savait-elle seulement qu'il existait un Dieu ? Connaissait-elle les lois de la morale si souvent violées par les siens ? Elle pleurait son enfant ; mais les autres mères trouvent dans la foi un allègement à leur souffrance. Elles sèment de fleurs la couche de l'ange endormi, et dressent une croix sur sa tombe.

Sans doute ce signe était une protection efficace, un signal d'appel et d'amour. Et sans comprendre pourquoi, elle se promit d'en élever une à l'endroit où elle laissa Néra couchée dans son bouquet de branchages.

Timidement, Mathia offrit à Javotte de l'aider. Elle témoigna du zèle, sinon une grande intelligence. D'une voix lente, dans laquelle sonnaient des larmes, elle raconta une partie de sa vie, celle que marquait la mort de Néra. La Tzigane retrouvait alors des accents pathétiques, des éclairs d'éloquence sauvage, et Javotte tressaillait de pitié en entendant le récit des tourments de la bohémienne. Le docteur la demanda à son retour, et s'étonna de la trouver sans fièvre.

Trois jours plus tard la plaie du front se fermait. Au bout d'une semaine elle était guérie.

Avant de s'éloigner de la maison hospitalière, Mathia cueillit dans les prés une grosse botte d'herbes et la remit au médecin :

RAOUL DE NAVERY

A suivre